



Représenter le XX^{ème} siècle
Colloque à l'Université McGill, Montréal
Salle Marie-Thérèse Reverchon
3460 rue McTavish. Montréal
les 5 et 6 septembre 2003

- Nous reproduisons ici l'appel de communication lancé aux participants en 2002.

Ce colloque prend pour objet le «court XX^{ème} siècle», 1914-1991, les soixante-quinze années de cet *Âge des extrêmes*, qui va du coup de feu de Sarajevo à la chute du Mur de Berlin, préluant à l'implosion de l'URSS — ou plutôt, notre colloque se donne pour but d'interroger la manière dont ce siècle trouve, dans la conjoncture présente et en remontant dans le passé récent, à se *représenter*.

«De quel nom te nommer, heure trouble où nous sommes?» versifiait Victor Hugo vers 1835. Ses *Chants du crépuscule* sont les poèmes d'un interrègne entre une société disparue dont s'estompaient les contours et une autre qui n'était pas encore née. Il est permis de transposer ce sentiment de traverser un interrègne à l'époque présente, alors que certains, que ce soit à travers les discours savants ou l'expression artistique, cherchent à prendre à bras le corps le siècle révolu et à en rendre raison — et que d'autres, en grand nombre, semblent s'occuper surtout à en détourner le regard ou à mettre hâtivement sur le marché des synthèses accommodantes, partiales et truquées et des concepts fourre-tout.

Nous nous proposons de réunir un certain nombre de chercheurs américains et européens et d'examiner avec eux, dans leurs pays respectifs, les discours de l'historien, du politologue, les écrits philosophiques, les littératures, le cinéma, les arts, peinture, architecture etc., en demandant à ces formes d'expression ce qu'elles ont vu et compris

de ce «siècle-charnier»¹ et comment elles parviennent à (se) le *représenter*. — Ce siècle que dominant une révolution technologique sans précédent et des progrès marqués de la démocratie et des droits, un développement économique inouï, ponctué de crises et accentuant le déséquilibre planétaire des riches et des pauvres ; et que scandent deux guerres mondiales et d'innombrables autres, le triomphe de l'impérialisme européen et les décolonisations, l'ascension et l'effondrement des régimes issus de la Révolution bolchevique, la montée des fascismes et leur défaite, et trois génocides reconnus et authentifiés *au moins* – celui des Arméniens, la Shoah et le génocide des Roms, et (à sa limite *ad quem*) le massacre inter-ethnique rwandais de 1994.²

Le vingtième siècle révolu reste, à l'évidence, plein de taches aveugles, d'amnésies inculquées, de "refoulés", d'enchaînements incompris ou déniés, de censures tenaces. Il est plein d'épisodes que les lettres, le cinéma, les arts de la représentation semblent avoir grand peine à regarder en face. Nous voudrions mettre en valeur les œuvres et les pensées qui livrent une image perspicace et forte du court XX^{ème} siècle en même temps qu'interroger les silences, les visions unilatérales, les indicibles, les interdits, les figures actuelles du *divertissement* face à un passé qui "ne passe pas".³

Un constat semble s'imposer quant à bon nombre de livres savants qui s'amoncellent dans nos bibliothèques, c'est celui de Jean-François Kahn: *Tout était faux*.⁴ La plupart des livres, par exemple, écrits sur le communisme pendant plus d'un demi-siècle: les livres des communistes, certes, mais aussi ceux des trotskystes et autres «oppositionnels», et encore ceux des anti-communistes, des libéraux, des «kremlinologues» de naguère. Il n'en restera rien, ils n'avaient rien prévu et leurs analyses, avec le recul, ne diffèrent que par des variations dans l'erreur et le fantasme.

Plus ça va, moins nous sommes sûr de comprendre sans doute, mais surtout moins nous avons l'impression que tant les arts et les lettres que les discours de savoir — avec de puissantes et remarquables exceptions — ont consenti jusqu'ici à se mettre en face du siècle passé, à chercher à le voir en bloc et à le *représenter* sans censure, scotomisation, ni compromis. Et plus nous avons de motifs d'être exaspérés par les réductions moralisatrices qui ont cours de nos jours sur les crimes comparés, par exemple, des totalitarismes noir et rouge, *chiens de faïence* d'une histoire truquée; plus nous regimons face aux manipulations hypocrites des culpabilités rétrospectives instruites par la vertueuse société que nous formons.

Nous proposons en somme de poser, face au siècle révolu, la question du dicible, du

¹ Philippe Muray, par un atroce calembour sur le XIX^{ème} siècle, "siècle-charnière".

² Mais d'autres victimes collectives du siècle réclament à juste titre, comme les Ukrainiens de 1932-33, de s'ajouter à l'atroce liste.

³ L'expression est d'Ernst Nolte — elle a été reprise par l'historien Henri Rousso.

⁴ *Tout était faux. En guise d'adieu au siècle du mensonge*. Paris: Fayard, 1998.

narrable, du représentable, — dès lors celle de l'indicible, de l'irreprésentable, de l'innommable et du non-dit —, de la mémoire et de l'oubli, de la commémoration, de la légitimation ou de la dévaluation de choses du passé, des souvenirs-écrans, des divers “manteaux de Noé” chargés de dissimuler l'obscénité du cours du monde.

Nous invitons les chercheurs à présenter des études de cas autour des “mémoires” nationales, des *passés mal réglés* des diverses nations et cultures, des épreuves et des avancées de la démocratie, des guerres coloniales, des fascismes, de la Shoah, des génocides, à analyser le reflet du siècle dans quelques grandes œuvres, à proposer des analyses des querelles d'historiens, du dit et non-dit des discours publics ou savants, de la représentation du siècle dans le roman, au cinéma, en peinture..., ou encore à étudier des monuments et des musées aux prises avec le passé.

(De bons esprits ont suggéré jadis que les arts et la fiction littéraire ont pu, de Balzac à Musil, comprendre leur temps mieux [et plus tôt] que les discours de savoir; il n'est pas sûr que cette singulière prescience esthétique ait persisté face à l'*irreprésentable* siècle XX^{ème}. La question mérite en tout cas d'être posée.)

Reconnaissant l'ampleur de ce questionnement ambitieux, nous pensons qu'il faut aborder la question de la *représentation du siècle* en bloc et dans la diversité des problèmes et des secteurs pour que des débats fructueux puissent s'ouvrir et des programmes de recherches futures se dégager.

Le XIX^{ème} siècle par ses philosophes, ses savants, ses artistes était parvenu à se représenter avec éclat et avec ampleur. Le XX^{ème} est encore largement enveloppé d'ombres, offusqué de faux-semblants et hanté par des spectres: c'est ce siècle obscur dont nous chercherons à déchiffrer les aléas de la *représentation*.

Régine Robin et Marc Angenot

Réseau d'analyse des idéologies et des cultures contemporaines

Bureau 216, Pavillon Peterson, Université McGill

3460 rue McTavish

Montréal Qc. H3A 1X9

RÉSUMÉ DES COMMUNICATIONS DANS L'ORDRE DU PROGRAMME

Régine Robin. Représenter, penser, périodiser le XX^{ème} siècle: « leçons de l'histoire » et instrumentalisation

La difficulté de penser le siècle en le regardant dans son évolution, sa dynamique, son unité, unité sans laquelle l'objet « siècle » serait inconsistant, mais aussi dans ses césures radicales, son évolution technologique fulgurante et ses bifurcations; la difficulté de penser ce « court XX^{ème} siècle » de 1914 à 1989 ou 1991 (alors que le XIX^{ème} siècle, de l'accord des historiens sur la périodisation, va de 1815 à 1914) est de rester piégé, par la façon dont les contemporains ont tenté de l'analyser, de le juger, de le saisir. De la « société de consommation », au milieu du siècle, au « totalitarisme », de la « vidéosphère » ou « société de la communication » aux « religions séculières », un bouquet cacophonique de notions s'offrent à nous qu'il va falloir déconstruire. Dans l'arsenal idéologique du siècle, un phénomène m'a particulièrement frappé : le remplacement de la notion d' « idéologie », par celle de « mémoire » qui émerge vers le dernier tiers du XX^{ème} siècle, dès le procès Eichmann, mais qui va se généraliser dans les années 1970, avec un énorme retournement de conjoncture qui va, du reste, coïncider avec le premier choc pétrolier. Se met alors en place, une topographie des plaintes, d'une victimisation universelle dont la Shoah est le paradigme recteur. Parallèlement à cette montée des témoins de toutes les blessures du siècle, les classes dominantes vont instrumentaliser le passé, faute de pouvoir dessiner des projets d'avenir. Ma communication tentera de rendre compte de ce phénomène à la suite de mes livres précédents.

Nicole Bary. Écrire l'histoire allemande en racontant des histoires: la contribution des écrivains est-allemands à l'écriture de l'histoire allemande contemporaine

La littérature écrit-elle ce que l'histoire ne peut pas écrire ? Après la chute du Mur et l'unification à marche forcée était-on en droit d'attendre « une littérature de la réunification »? En Allemagne, un pays traditionnellement morcelé, la langue et la littérature ont été depuis le 16^{ème} siècle un élément fédérateur. Qu'en est-il aujourd'hui? La littérature dit-elle les bouleversements et les crises d'une société encore profondément divisée et très hésitante face à la nécessaire reformulation d'un nouveau contrat social?

Karlheinz Barck. « Auschwitz, modèle du XX^{ème} siècle » (Heiner Müller) : visions et révisions du XX^{ème} siècle

Ce que certains nomment les « méga-catastrophes » du 20^{ème} siècle comme la « Solution finale », le Goulag, Hiroshima, les ethnocides, par exemple l'extermination des Arméniens etc. met en question tout système et toute méthode de représentation connus jusqu'alors. D'où la question de l'irreprésentabilité de tels événements dont parlait Jean-François Lyotard. La question qui se pose est donc: de quels codes, paramètres sémantiques, systèmes symboliques disposons-nous (devrions-nous disposer) pour « représenter » le 20^{ème} siècle à partir (et après) des événements comme Auschwitz.

Enzo Traverso. Le totalitarisme: usages et abus d'un concept

Nous avons assisté, après la chute de l'Union soviétique et la fin de « l'âges extrêmes », à une renaissance spectaculaire du concept de *totalitarisme* au sein des sciences sociales, ainsi que dans le discours médiatique. À l'origine de cette renaissance, il y a deux éléments: d'une part, l'installation de la mémoire de la Shoah, au cours de ces dernières décennies, en tant que « religion civile » de l'Occident; d'autre part, la criminalisation globale du communisme, une expérience historique complexe et plurielle maintenant réduite à sa seule dimension stalinienne, celle de la violence de masse. Ce concept oriente donc une lecture de l'histoire du XX^{ème} siècle visant à légitimer le libéralisme comme seule alternative viable aux fléaux totalitaires du passé. Dans ma communication, j'essaierai d'interroger la pertinence et les limites de ce concept pour les sciences sociales, tout en prêtant attention à l'usage public de l'histoire.

Jacques Beauchemin. Le XX^{ème} siècle canadien-français dans la sociologie québécoise contemporaine

Le Québec contemporain ne sait plus quoi faire de la mémoire canadienne-française. La représentation de la nation est, en effet, traversée d'une tension qui fonde aussi un rapport ambigu à la mémoire canadienne-française. D'un côté, on pose la nation québécoise comme communauté d'histoire et on la rapporte à la permanence de certains traits culturels relativement stables. Il en résulte un fort intérêt pour la question de la mémoire. De l'autre côté, on pose la nation dans le jeu des rapports de forces traversant toutes sociétés démocratiques caractérisées par le pluralisme culturel et politique. Ici, l'attachement à la mémoire francophone soulève le problème de la place que cette dernière peut légitimement prétendre occuper dans l'écriture de l'histoire. Le 20^e siècle québécois fait ainsi l'objet de relectures à la faveur desquelles il est représenté comme continuité du parcours canadien-français ou comme espace de

métissage identitaire. Nous interrogerons, dans cette perspective, quelques-unes des principales relectures du 20^e siècle canadien-français.

Jocelyn Létourneau. L'histoire du Québec au XX^{ème} siècle : enjeux et défis narratifs et interprétatifs

Depuis quelques années, la question de la mise en récit de l'aventure historique québécoise fait l'objet de considérables débats au sein du monde académique. Il s'agira dans cette communication de faire état de ces débats en révélant leurs tenants et aboutissants politiques. Plutôt que de pratiquer la facilité et de nous en tenir à une position de dénonciation et de distanciation face à ces débats, nous assumerons le défi qui les unit autour d'un même enjeu fondamental et incontournable : comment (ré)écrire l'histoire d'une collectivité de manière qu'elle puisse passer à l'avenir?, en nous mouillant au point d'énoncer ce que serait notre propre programme historial relativement au passé de la collectivité québécoise.

Marc Angenot. « Religions séculières » : un concept à travers le XX^{ème} siècle

Un concept hante la pensée politique et sociologique du XX^{ème} siècle, le concept de « religion séculière ». — C'est une histoire longue si on veut la saisir dans sa continuité, qui pourrait aller des penseurs conservateurs et libéraux de la Restauration face aux nouvelles « sectes » réformatrices aux Eric Voegelin, Karl Löwith, Jules Monnerot, Raymond Aron, Marcel Gauchet, Maxime Rodinson de nos avant- et après-guerre et à Régis Debray dans notre modernité tardive en passant par tous les sociologues du tournant du XX^{ème} siècle affrontés au mouvement ouvrier socialiste, Max Weber, Vilfredo Pareto, Émile Durkheim, Roberto Michels, Gustave Le Bon etc. (Et tous les historiens, Norman Cohn *et al.*, qui subsument dans un idéaltype « millénariste » le Troisième Règne de Joachim de Flore et la Révolution prolétarienne.)

Je me propose d'esquisser l'histoire et l'analyse de la caractérisation des Grands récits de l'histoire et des militantismes des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, au premier chef du socialisme comme des *religions politiques*. Régis Debray, en effet, avec sa récente interprétation religieuse de la « raison politique » et des luttes de libération nationale et d'émancipation sociale, avec son équation « idéologique = religieux », redécouvre à grand fracas ce que tout le monde, sociologues, politologues, philosophes, répète depuis la fin du XIX^{ème} siècle—dans une certaine cacophonie et pourtant une certaine entente. Il est peu de carrefours conceptuels encombrés de plus de monde...

Walter Moser. Fin du monde et fin de la modernité: explorations d'une figure de l'imaginaire culturel du XX^{ème} siècle

Dans la première partie de mon intervention, je propose une traversée rapide pour explorer une constante qui a persisté pendant tout le 20^{ème} siècle: les visions de fin du monde. Sous le choc de la Première guerre mondiale déjà (exemple: Karl Kraus: *Die letzten Tage der Menschheit*, 1915-17), puis surtout dans les deux après-guerre (exemple: Hans Erich Nossack: *Der Untergang*, 1948), et à nouveau à l'approche de la fin de siècle/millénaire (exemple: Christoph Ransmayr: *Die letzte Welt*, 1988). Je ferai une digression vers le film qui a massivement participé à ce que je reconstruirai comme un „imaginaire culturel“ (Récemment: *Apocalypse Now* (1978), *The Day After* (1983), *The Last of England* (1987), *Independance Day* (1996), *Titanic* (1997), *Armageddon* (1998), *Dark City* (1998), etc.)

Ce qui a toutefois changé à travers le siècle, c'est que d'une part, au début du siècle, cet imaginaire coexistait – comme l'envers et l'endroit de la même figure -- avec son contraire: l'utopie de l'«homme nouveau» et que d'autre part, vers la fin du siècle, les intellectuels se sont joints aux artistes pour donner forme à cet imaginaire.

Dans la seconde partie, je me pencherai sur, et me dissocierai des fins décrétées (fin de l'histoire, de l'utopie, de la démocratie, de l'État national, du travail, de la littérature, etc.) par les intellectuels. J'essaierai de montrer que leur travail de Cassandre, loin d'annoncer la fin du monde, indique symptomatiquement leur appartenance au paradigme de la modernité qui montre, en fait, les signes d'une crise sérieuse et, comme toute construction historique, pourrait bien un jour arriver à sa fin.

Lothar Baier. Les inimaginables

Représenter le vingtième siècle, se heurte à mon sens à de nombreux obstacles dont le moindre n'est pas l'impossibilité de représenter l'impact des grandes irrptions attachées à ce siècle, allant de la bataille «du matériel de guerre» et de la chimie, propre à la guerre de 1914, en passant par les génocides organisés -- arméniens, juifs -- et le lancement de la bombe nucléaire, jusqu'au clonage humain. Il y a un demi-siècle déjà, le philosophe Günther Anders, dans son exil américain, témoin de l'apparition dans la vie quotidienne d'une évolution technique sans précédent, pensait que les humains, anthropologiquement arriérés, seraient de plus en plus incapables d'imaginer les résultats et les conséquences de leurs actes qui se traduisent technologiquement. Dans la mesure où les techniques, techniques militaires incluses, ces derniers temps, se sont progressivement miniaturisées et numérisées, se dérochant ainsi à la perception sensorielle, le décalage entre faire et imaginer s'élargit encore.

Vouloir représenter le vingtième siècle dans des termes politiques, est certes difficile et compliqué, cela demande un savoir immense, mais la tâche n'est pas impossible, comme le montre par exemple l'historien Eric Hobsbawm dans son étude sur le «Court vingtième siècle» qu'il fait commencer avec la Guerre de 1914 et finir avec la dissolution de l'Union soviétique en 1991. Or, comme nous avons pu voir, les forces

destructrices déclenchées par les processus de dissolution d'anciennes structures politiques ne se sont point affaiblies, au contraire, des nouvelles formes de génocides et de guerres ont fait irruption. La question de savoir si tout cela appartient encore au vingtième siècle ou inaugure déjà une autre époque, me paraît académique, dans la mesure où la «cécité» vis-à-vis de l'impact de nos actes, dont parlait Anders, cécité qui me paraît effectivement être l'un des caractéristiques du vingtième siècle, est loin de disparaître.

Johanne Villeneuve. Chris Marker et le siècle de Medvedkine

Chris Marker est certainement un des artistes les plus emblématiques du « court XXe siècle ». Né en 1921, il a consacré sa vie aux images du siècle, à les retracer et les commenter d'une manière aussi personnelle qu'originale. Dès ses premières œuvres en collaboration avec Alain Resnais (*Les statues meurent aussi* en 1950, *Nuit et brouillard* en 1955), il a amorcé une réflexion sur les enjeux de la mémoire culturelle dans le contexte de l'après-guerre. Son film le plus célèbre, *La Jetée*, imagine les suites abyssales d'une troisième guerre mondiale ; on y reconnaît le traumatisme de la survivance et de la spectralité. En fait, le travail de l'artiste se déploie dans une tension entre deux pôles : l'héritage de la révolution bolchévique (Marker est aussi un militant politique) et les séquelles de la guerre.

Cette communication retracera certains moments clés de l'oeuvre cinématographique de Marker où ces deux pôles se conjoignent et forcent le regard à reconsidérer « les images du siècle ». Elle puisera des exemples dans *La Jetée*, *Sans Soleil* et *Level Five*, mais tout particulièrement dans le film que Marker a consacré au cinéaste oublié qu'est Alexandre Medvedkine (1900-1989). Comme l'oeuvre de Marker, la vie de Medvedkine est emblématique du XXe siècle: sa carrière débute avec la célèbre *Cavalerie Rouge* dont il suit la campagne à travers la Russie révolutionnaire; elle se poursuit à bord du « train cinématographique » où des équipes de cinéastes-monteurs produisent des films didactiques sur la vie des paysans et des travailleurs de l'Union Soviétique. Engagé dans l'armée durant la Seconde guerre mondiale, abusé par les compromis sous Staline, il sera oublié jusqu'à ce que des cinéastes comme Marker le redécouvrent durant la Perestroïka. Medvedkine meurt en 1989, convaincu que les réformes en U.R.S.S. réaliseront enfin le véritable socialisme.

L'intérêt de ce parcours réside dans le fait que Marker offre une lecture anachronique de l'histoire. « Chaque guerre, déclare-t-il dans son film, contient d'autres guerres, comme une matriochka. » C'est cette temporalité qu'affectionne particulièrement Marker, et qui est faite du croisement des temps et des archives. Chacun de ses voyages est d'abord et avant tout un voyage dans le temps. Chacune des traces de ce siècle s'emboîte dans les autres. Et le futur ne se construit qu'au coeur des images du passé.

Images de destruction et de construction, rêves utopiques et cauchemars dystopiques ? Le XXe siècle de Marker éveille la conscience à l'impermanence des choses et à la fragilité de la mémoire.

■ Cette recherche s'inscrit dans le cadre d'un projet subventionné par le CRSH depuis 2001. L'écriture d'un livre consacré à l'oeuvre de Chris Marker est en cours.

Hafid Gafaiti. La diasporisation des cultures postcoloniales

La décolonisation, élément socio-politique majeur du XXème siècle, a donné lieu à l'émergence de littératures dont le projet était de se constituer en opposition à celles de l'Occident sur la base d'une problématique centrée sur l'Identité et la Différence. Les réalités des sociétés et des régimes postcoloniaux ainsi que l'évolution de la situation mondiale tant sur le plan économique, politique que culturel a eu pour conséquence d'intensifier les phénomènes de migration multiples et la diasporisation des individus, des intelligentsias et des cultures.

Sur la base de l'exemple des littératures du Maghreb et des productions de descendants d'immigrants de diverses aires socioculturelles, je me propose de montrer comment, en dépassant les antinomies basées sur les discours nationaux et nationalistes et en transcendant les identités et les cultures closes au profit de relations transversales, cette diasporisation des cultures et des littératures à l'ère postcoloniale contribue de manière significative à la constitution des cultures et des littératures migrantes comme fondement-même de notre monde et de nos identités en voie de créolisation constante.

Nicole Lapierre. Figures du déplacement

Le siècle écoulé a connu des déplacements de populations sans précédent. Un déplacement de la réflexion critique a accompagné ces mouvements pour saisir les figures de l'étranger, de l'exilé, de l'immigré, du réfugié, du paria ou de l'errant de la multitude. Revenant sur chacune d'elle, je voudrais montrer comment elles sont mises en tension, entre oppression et promesse.

Jacques Ehrenfreund. La nationalisation de la mémoire juive au XX^{ème} siècle

...

...

Michael Warschawski. Israël: Anachronisme et réalité. Entre la philosophie coloniale du XIX^{ème} siècle et le « clash » des civilisations du XXI^{ème}

L'État d'Israël est le dernier régime colonial en place. Il s'est formé au moment où débutait la décolonisation. Mais il s'inscrit aussi dans une réalité géopolitique très centrale de la seconde moitié du XX^{ème} siècle: la Guerre froide et le nationalisme arabe. D'où sa position et son auto-perception comme position avancée de la civilisation (chrétienne et capitaliste) face aux barbaries (musulmanes ou communistes). C'est ce qui la place, à l'aube du XXI^{ème} siècle à l'avant-garde de la croisade libérale contre les peuples.

Philippe Mesnard. Le travail du ressentiment

Depuis les années 1970, se sont développées de multiples initiatives culturelles reposant sur la mémoire et offrant une relecture des événements les plus meurtriers du XX^{ème} siècle. S'amplifiant, ce mouvement s'est progressivement institué en un paradigme mémoriel qui a reconfiguré notre rapport au siècle passé et au présent. Pourtant, il existe un autre lien entre passé et présent qui ressortit également à la mémoire, mais il ne semble pas avoir de place dans les discours et les représentations du mémoriel, c'est le ressentiment. Qu'en est-il de cette mémoire qui ne manque pas de travailler des couches entières de la population ? Quand et comment le ressentiment se manifeste-t-il ? Entre le mémoriel et la mondialisation, autre caractéristique des trente dernières années, quelle actualité a-t-il ? Quelles sont ses liens ou non-liens au mémoriel ?

Sonia Combe. Figures d'intellectuels réellement existants

Le « socialisme réel » a-t-il produit une figure singulière d'intellectuels au 20^{ème} siècle ? Confrontés (comme tous les intellectuels) au choix entre l'adaptation à l'idéologie au pouvoir, le périlleux exercice de l'esprit critique et le courage civique, pour quel comportement social ont opté dans leur majorité les intellectuels est-européens ? Reprenant les résultats d'une étude menée à partir de dossiers de la Stasi d'*Akademiker* est-allemands, nous les comparerons à d'autres expériences historiques qui ont débouché sur des comportements similaires. Dans un deuxième temps, nous confronterons les interprétations possibles à l'analyse réflexive à laquelle certains intellectuels est-européens ont pu, depuis, se livrer pour tenter de comprendre leur propre trajectoire. Il s'agira, en dernière analyse, de réfléchir aux contraintes qui peuvent peser en tout lieu sur la production intellectuelle – y compris, cela va sans dire, aujourd'hui dans les ex-pays de l'Est.

Claude Pannetier. Le militantisme au miroir autobiographique

Le militantisme social a provoqué la production d'un nombre considérable d'ego-documents, principalement des autobiographies publiées ou inédites, mais aussi de documents sollicités par les institutions : questionnaires biographiques dans le cadre du mouvement communiste (les « bios »), les révisions de vie dans celui du christianisme social et récits de vie divers.

L'ampleur et le sens de cette mobilisation mémorielle et introspective, varie selon les époques, les milieux, la scolarisation et le type d'injonction biographique. L'ampleur de la collecte de documents biographiques dans le cadre du communisme, dans sa version stalinienne, comme l'ouverture récente d'un vivier important de « bios » conservées par la commission des cadres du Komintern, permet de jeter un regard nouveau sur sa dimension « bureaucratique » et d'ouvrir l'objectif sur un cas-limite de sollicitation autobiographique.

